

pratique du monde et de la relation avec autrui.» L'avenir de la poésie québécoise est pour lui, en 1969 : «Une orientation plus poussée de la spécificité du langage.» À la question de Maugey : — La violence est-elle liée au séparatisme? — Inévitable, répond Miron. On sait qu'il sera arrêté, avec 350 autres Québécois, en 1970. C'est la même année qu'il reçoit le Prix France-Canada pour *L'Homme rapaillé*.

Ce recueil de textes, écrit avec la plume enthousiaste de Maugey, donnera envie de lire ou de relire Miron, mêlant agréablement une mine d'informations à l'analyse textuelle et au récit riche en souvenirs humains.

Pierre Léon

Université de Toronto

Journal du Père Dominique du Ranquet, s. j., 1843, présenté par Fernand Ouellet et René Dionne, Ottawa : Éditions du Vermillon, 2000, 267 p. ISBN 1-894547-01-2.

Nous devons au patient travail de Fernand Ouellet et de René Dionne l'exhumation du journal de voyage d'un des ardents missionnaires œuvrant au XIX^e siècle sur le territoire ontarien. Rédigé entre avril et août 1843, le récit du père Dominique du Ranquet « jusqu'à aujourd'hui inconnu des historiens » (p. 21) retrace son difficile périple dans le Nord-Est de la province. Envoyé par monseigneur Bourget dans la région du Témiscamingue, le jésuite quitte le lac des Deux-Montagnes en compagnie de l'abbé Hippolyte Moreau et du frère Joseph Jennessaux pour effectuer en bateau à vapeur, puis en canot un long voyage dans l'Outaouais supérieur. Cet itinéraire parsemé d'embûches prend bientôt l'allure d'un véritable chemin de croix. Aux heures durement passées à l'aviron, il faut ajouter les « portages pénibles des rivières » menés « à travers des rochers, des racines des arbres renversés » (p. 84), le manque de nourriture (p. 133), les maringouins qui mettent « les mains et le visage tout en sang » (p. 141), bref de multiples tribulations qui, quoi qu'en dise le sujet écrivant [« Comme notre voyage ressemblait peu à ceux des anciens missionnaires ! » (p. 75)], ne sont pas sans rappeler les expéditions des premiers apôtres de la Nouvelle-France. Sans doute les mœurs ont-elles évolué depuis, mais les efforts apostoliques du père du Ranquet ne se révéleront guère plus concluants que ceux de ses prédécesseurs. Au-delà des descriptions d'usage sur la piété des nouveaux convertis, d'autres passages laissent filtrer une déception évidente : « ces pauvres gens avaient bien grand besoin de la visite de leur missionnaire. Plusieurs avaient oublié les premières idées de la foi ; quelques-uns ne savaient pas même faire le signe de la croix », conclut-il en catéchisant quelques sauvages au Fort-des-Alumettes (p. 124). Qui plus est, la saleté et le dénuement dans lesquels les sauvages vivent lui inspirent un sentiment de répulsion qu'il a peine à dissimuler : « Le père de Charlevoix dit que l'oubli de la propreté était telle chez les anciens sauvages qu'on était obligé de leur parler encore plus souvent du soin de leurs

corps que de celui de leurs âmes. Je ne crois pas qu'il trouvât de grands progrès chez les enfants » (p. 142).

Malgré ces quelques critiques formulées çà et là, on perçoit, à travers les mailles de ce discours, un réel attachement pour ce peuple qu'il quitte à regret à la fin de l'été 1843. Au reste, la scène des adieux touchants est digne de celle du *Grand Voyage du pays des Hurons* de Gabriel Sagard : « Nous arrivâmes aux canots entre deux haies de sauvages ; les hommes en formaient une, les femmes l'autre ; faisant nos adieux à chacun comme à de très chers enfants ; ils allaient être un an sans secours ! » (p. 172). À défaut d'avoir converti un grand nombre de fidèles, le jésuite parvient, à l'instar du récollet, à s'imposer dans son récit comme un père aimant et dévoué, attaché à ses ouailles de même qu'à leur territoire, dont il n'est pas du reste insensible aux charmes, comme en témoigne cette notation enthousiaste : « ce paysage si beau et si chrétien me parut ravissant » (p. 159).

Rédigé dans une langue claire et le plus souvent élégante, ce journal nous fournit une source de renseignements précieux sur les relations entre les Français et les Amérindiens du Nord-Est ontarien. Il lève aussi le voile sur les rivalités entre les Robes Noires et les ministres protestants, qui acceptent mal de partager leur ascendant sur les populations autochtones de la région. Sans être vraiment critique, l'édition de ce manuscrit oublié ne pourra manquer d'intéresser les historiens et les chercheurs, voire même le grand public, puisque le texte corrigé et modernisé se veut accessible. Retraçant la vie mouvementée du missionnaire, l'introduction solidement documentée nous livre un portrait assez étoffé du personnage, qui séjourna plus de cinquante ans au Canada. Les commentaires des présentateurs permettent enfin d'apprécier à sa juste valeur ce compte rendu de missions à l'intérieur du contexte historique où il a vu le jour. Toutefois, sur le plan littéraire, une plus riche annotation aurait permis de mettre en lumière les nombreuses réminiscences intertextuelles qui affleurent sous la plume du jésuite. Mais cette petite lacune n'entame en rien la valeur documentaire de ce texte, dont on ne peut que saluer ici la parution.

Marie-Christine Pioffet
Université York

Paul Bélanger. *Périphéries.*, Le Noroît, 1999, 128 p.

Les mots comme s'ils nous précédaient

Ce sixième recueil de Paul Bélanger marque un jalon important dans le parcours de cet écrivain singulier. Son œuvre, construite sur le silence et la respiration donne aux mots un poids qui appelle à la réflexion. Chez Bélanger, ni esclandres poétiques ni chutes abruptes; qu'un univers qui se dévoile au compte gouttes mais qui n'en contient pas moins ce que la poésie a de mieux à offrir. L'on connaît et reconnaît volontiers le travail remarquable de l'éditeur de la maison Le Noroît, mais